

l'écrivain et le fruit de son travail. Bénissez l'écrivain, afin qu'il marche désormais, et jusqu'à son dernier soupir, sur les traces de son Bienheureux Père. Mes années de missions égalent et surpassent même le nombre des années de sa vie ; mais, je le sais, Dieu pèse les mérites de chacun, et ne compte pas les jours et les années pour donner la récompense du ciel. Heureux ceux qui, comme Vous, Très-Saint-Père, accumulent à la fois les années et les mérites ! Toute l'Eglise est en prière et supplie ardemment le Seigneur de multiplier encore vos mérites et vos années.

Bénissez le fruit de mon travail, afin que ce livre aille exciter de plus en plus, dans les ministres de la religion, un zèle ardent pour la gloire de Dieu, le salut de leurs frères et leur propre sanctification ; dans les simples fidèles, une foi vive, une charité universelle, une constance inébranlable dans l'accomplissement de tous les devoirs du christianisme ; dans les uns comme dans les autres, un attachement inviolable à l'Eglise de Dieu, à la Chaire de Pierre et à l'Auguste Vicaire de Jésus-Christ, avec une soumission parfaite à toutes les décisions de la Rome des Papes, en un mot tout ce que le Bienheureux Louis-Marie Grignon de Montfort a aimé, prêché et pratiqué pendant sa très sainte vie.

FONTENEAU, S. M.

VIE

DU BIENHEUREUX

L.-M. GRIGNON DE MONTFORT

LIVRE PREMIER

DEPUIS LA NAISSANCE DE LOUIS-MARIE

GRIGNON DE MONTFORT JUSQU'À SA PROMOTION

AU SACERDOCE

(1673-1700)

CHAPITRE PREMIER.

NAISSANCE DE LOUIS-MARIE GRIGNON DE MONTFORT. —

SES PREMIÈRES ANNÉES.

Un fidèle et zélé disciple de Jésus-Christ, puissant en paroles et en œuvres, après avoir prêché l'Évangile, avec un étonnant succès, dans les diocèses de Saint-Malo, Saint-Brieuc, Coutances, Rennes, Nantes, Poitiers, Paris, Saintes, Luçon et la Rochelle, vint terminer sa glorieuse carrière à Saint-Laurent-sur-Sèvre, pendant les exercices d'une mission. C'était le 28 avril 1716.

Tandis que son âme sainte, montée vers Dieu, commençait à goûter les inénarrables délices du ciel, ses dépouilles vénérables étaient déposées sous terre, dans la chapelle de la Sainte-Vierge de l'église paroissiale : précieux grain de froment que la main de la divine Provi-

VIE DU B. MONTFORT,

dence semait sur les bords heureux de la Sèvre, et qui devait produire des tiges vigoureuses couronnées des plus beaux épis.

Montfort était le nom de ce grand Serviteur de Dieu. Auprès de son tombeau, entouré de la vénération publique, se sont élevées et ont grandi des familles religieuses dont il était le père. Elles ont porté le nom de leur saint Fondateur, de la Bretagne à la Provence, de la Flandre aux Pyrénées et jusque sur la terre étrangère. Cependant la vie si édifiante du Bienheureux Louis-Marie Grignon de Montfort n'est point encore assez connue. C'est le désir de la mieux faire connaître qui nous engage à écrire ces pages, lesquelles ne sont inspirées que par un zèle ardent pour la gloire de Dieu et le bien des âmes.

Jean-Baptiste Grignon, sieur de la Bacheleraie, né à Montfort-la-Cane, ou Montfort-sur-Meu, alors du diocèse de Saint-Malo, aujourd'hui de celui de Rennes, le 23 janvier 1647, épousa, au mois de février 1671, dans la paroisse de Toussaint, à Rennes, demoiselle Jeanne Robert, fille de noble homme Jean Robert, sieur de Launay, l'un des échevins de cette dernière ville. Pour lui, il était avocat au bailliage de sa ville natale. Il eut huit enfants de son mariage, trois garçons et cinq filles. Celui dont nous entreprenons d'écrire la vie fut le premier. Il naquit à Montfort, rue de la Saulnerie, le 31 janvier 1673, et fut baptisé, le lendemain, à l'église de Saint-Jean, par M. Hindré, doyen. Il eut pour parrain Louis Hubert, sieur de Beauregard, et pour marraine Marie Lemoine, dame de Tressouet. On lui donna au Baptême le nom de Louis; mais à sa Confirmation il désira y ajouter celui de Marie, à cause de sa grande dévotion à l'auguste Mère de Dieu. Ce fut encore par esprit de piété qu'il substitua plus tard le nom de Mont-

fort, lieu de sa naissance et de son Baptême, à celui de sa famille.

De bonne heure, il montra la plus vive horreur pour le vice, et les plus grandes inclinations pour la vertu. Son ardent amour pour Dieu, qui éclatait d'une manière expressive et touchante dans toutes ses paroles et dans toute sa conduite; sa tendre dévotion à Marie, qui fut, toute sa vie, le caractère distinctif de sa piété; son respect et son attachement pour ses chers parents; son affection pour ses frères et sœurs, dont il était le modèle; le soin qu'il mettait à porter au bien les enfants de son âge par toutes sortes d'encouragements et d'industries, tout annonçait ce qu'il deviendrait un jour.

La bonté de son cœur d'enfant et son zèle précoce pour la gloire de Dieu et le bien des âmes se manifestèrent, dès ses premières années, dans ses relations avec sa mère et l'une de ses sœurs, du nom de Louise.

Quand il voyait que sa mère avait quelques ennuis, ou quand il l'entendait se plaindre de ses épreuves, il s'approchait d'elle avec amitié pour la consoler et l'exhorter à la patience. Il avait à peine quatre ou cinq ans, et déjà il goûtait assez les vérités chrétiennes pour les répéter à celle qui lui avait donné le jour.

Il se plaisait particulièrement dans la compagnie de sa sœur Louise, soit parce qu'elle en était plus rapprochée par son âge, soit parce qu'elle était plus portée à la piété ou plus docile à profiter de ses leçons, soit peut-être parce qu'elle avait reçu au Baptême le même nom que lui. Il mettait tout en œuvre pour l'éloigner des amusements de l'enfance, et il la séparait avec adresse de ses compagnes pour la mener prier Dieu dans le secret. Ange consolateur auprès de sa mère, il devenait un apôtre auprès de sa sœur. Si parfois celle-ci lui témoignait quelque répugnance pour les petits exercices de piété qu'il lui suggérait, il lui faisait de légers présents

et lui disait : « Ma petite sœur, vous serez toute belle, et tout le monde vous aimera, si vous aimez Dieu. » Aussitôt elle le suivait et attirait à son tour ses jeunes compagnes, afin de réciter le chapelet, à l'exemple de son frère. Pour les engager à le dire tous les jours, il leur donnait ce qu'il avait de plus beau et de meilleur. Enfin, lorsque cette jeune sœur, un peu plus avancée en âge, se portait à la pratique de quelque vertu, il ne savait comment lui témoigner sa joie. C'est ainsi qu'à l'exemple du jeune Tobie, Louis Grignon de Montfort observait déjà la loi de Dieu dès son enfance.

Ses vertus se développant et se fortifiant toujours avec les années, il est aisé de comprendre qu'il ne dut rien négliger pour se préparer convenablement à faire sa première Communion. Qui pourrait dire avec quels sentiments de foi et d'amour, avec quelle angélique piété il reçut, pour la première fois, dans son cœur le Dieu de l'Eucharistie ? Comme ce Dieu si bon dut se plaire à répandre les trésors de sa grâce dans une âme si pure et si aimante ! La Confirmation, en imprimant dans cette âme innocente un caractère ineffaçable, la remplit des dons de l'Esprit divin, comme d'une semence précieuse et féconde qui devait lui faire produire des fruits abondants de vertu et de sainteté. A cette occasion, comme nous l'avons dit déjà, il voulut prendre le nom de Marie. Soldat de Jésus-Christ, il voulut en même temps s'enrôler sous la bannière de la Reine du ciel, dont il se montra toujours l'enfant dévoué, l'apôtre zélé et le serviteur fidèle.

Citons ici quelques paroles de M. Blain, qui fut le condisciple de Louis de Montfort, à Rennes et à Paris, et qui se montra toujours son ami le plus sincère et le plus constant. « L'amour de Marie était comme né avec lui ; on peut dire que la Sainte Vierge l'avait choisi la première pour un de ses plus grands favoris

et avait gravé dans sa jeune âme cette tendresse singulière qu'il a toujours eue pour elle, et qui l'a fait regarder comme un des plus grands dévots à la Mère de Dieu que l'Eglise ait vus. Dès son enfance, il était en petit, si je puis ainsi parler, ce qu'il a été en grand dans un âge plus avancé, le panégyriste zélé de la Sainte Vierge, l'orateur perpétuel de ses privilèges et de ses grandeurs, le prédicateur infatigable de sa dévotion. Tout son plaisir, étant petit, était d'en parler, ou d'en entendre parler, comme sa joie la plus sensible a été plus tard de propager son culte et d'augmenter le nombre de ses serviteurs et de ses servantes. Le jeune Grignon était-il devant une image de Marie, il paraissait ne plus connaître personne et dans une sorte d'aliénation de ses sens. Dans une espèce d'extase, d'un air dévot et animé, immobile du reste et sans action, il se tenait des heures entières au pied des autels, à la prier et à l'honorer, à réclamer sa protection, à lui consacrer son innocence, à la conjurer d'en être la gardienne, à se dévouer à son service. Cette dévotion si sensible n'était pas en lui passagère, comme en tant d'autres enfants ; elle était journalière.

« Tout le monde sait qu'il n'appelait Marie que sa Mère, sa bonne Mère, sa chère Mère ; mais tout le monde ne sait pas que, dès sa plus tendre jeunesse, il allait à elle avec une simplicité enfantine lui demander tous les secours temporels aussi bien que spirituels dont il avait besoin, et qu'il se tenait si assuré, par la grande confiance qu'il avait en sa bonté, de les obtenir, que jamais ni doute, ni inquiétude, ni perplexité ne l'embarraçaient sur rien ; tout, à son avis, était fait, quand il avait prié sa bonne Mère, et il n'hésitait plus. »

aussi habile, il marcha d'un pas rapide dans le sentier de toutes les vertus. Il profita encore merveilleusement des leçons et des exemples que lui donna le P. Gilbert, son professeur de rhétorique. A la tête d'une classe de quatre cents élèves, qui n'avaient pas tous autant de zèle que Montfort pour leur avancement dans la science et la piété, ce vertueux professeur eut beaucoup à souffrir de la part d'un grand nombre d'entre eux. Non contents de se montrer indociles aux avis de leur maître, ils ne craignaient pas de l'accabler d'injures ; mais jamais celui-ci ne cessa de leur donner des preuves de son affection et de son dévouement ; jamais les outrages qu'il en reçut ne purent altérer sa patience et sa douceur héroïque.

A cette époque, un saint prêtre de Rennes, M. Bellier, rassemblait chez lui quelques jeunes gens auxquels il faisait des conférences de piété, et qu'il envoyait dans les hôpitaux, pour y servir les pauvres, leur faire de bonnes lectures et leur apprendre le catéchisme. Louis fut un de ceux qui venaient recevoir ses leçons, et ce fut sans doute à cette école qu'il puisa le goût qu'il montra, toute sa vie, pour le service et le soulagement des pauvres dans les hôpitaux.

C'était là son occupation favorite, les jours qui n'étaient point destinés à l'étude. Le reste du temps, il demeurait fort retiré, et fuyait avec soin la compagnie des autres jeunes gens de son âge, qui n'auraient pu que le dissiper et l'engager dans de vains amusements. Le seul délassement qu'il crût pouvoir se permettre, et pour lequel il avait beaucoup d'attrait et de dispositions, fut le dessin. Sans avoir eu de maître en ce genre, il exécutait assez bien tout ce qu'il voulait ; et, lorsqu'il lui tombait entre les mains quelque image de piété qui lui paraissait bien faite, il se plaisait, dans les moments de loisir, à en tirer des copies. Un jour, il

## CHAPITRE II.

LOUIS EST ENVOYÉ A RENNES, AU COLLÈGE DES JÉSUITES.

— SES ÉTUDES, SES TALENTS ET SES VERTUS.

Louis était dans sa douzième année, quand son père, voyant en lui les plus heureuses dispositions, le plaça à Rennes pour y faire ses études. Il entra en sixième au collège de cette ville, qui florissait alors sous la direction des Pères de la Compagnie de Jésus, et il eut pour premier maître le P. Camus. Confié à ces savants et pieux instituteurs de la jeunesse, il se distingua bientôt, parmi tous ses condisciples, par les progrès rapides qu'il fit dans la science et dans la piété. Tous ses maîtres concurent pour lui une affection et une estime singulières, et ils le proposaient aux autres écoliers comme un exemple rare de diligence et d'application à l'étude : aussi remportait-il les principaux prix à la fin de chaque année.

Sa grande sagesse et sa solide vertu ne tardèrent pas à lui procurer le bonheur de faire partie d'une congrégation de la Sainte Vierge établie dans le collège, et qui se composait de tout ce qu'il y avait de plus fervent parmi les écoliers. Il avait pris pour directeur de sa conscience le P. Descartes, religieux d'une grande piété, qui possédait un rare talent pour conduire les âmes à la plus haute perfection. Sous un directeur

en fit une qu'un conseiller du parlement trouva tellement de son goût qu'il lui donna un louis d'or pour l'avoir. Cet argent servit au jeune homme pour se procurer accès auprès d'un peintre et recevoir de lui quelques leçons dont il sut profiter.

S'il aimait à dessiner les images des saints, il mettait encore plus de soin et d'application à reproduire en lui-même leurs vertus. Écoutons encore ici M. Blain, qui nous a déjà parlé du Serviteur de Dieu, et qui nous en parlera toujours de la manière la plus édifiante :

« M. Grignon, dit-il, dans une classe remplie de quatre cents étudiants, paraissait un modèle de vertu. Dès lors il se livrait aux exercices de l'oraison et de la pénitence, et ne pouvait goûter que Dieu. Tous ces plaisirs, où la jeunesse trouve tant de charmes, étaient insipides pour lui. Il n'en aurait pu parler, et n'en avait pas même l'idée ; car toute son enfance s'était passée dans une innocence admirable et dans le plus grand éloignement du mal. Il connaissait si peu tout ce qui peut altérer la pureté, qu'un jour que je lui parlais des tentations contre cette vertu, il me dit qu'il ne savait pas ce que c'était. Depuis que je l'ai connu, ses inclinations m'ont toujours paru toutes célestes. Il ne semblait même pas que ce qui fait de si vives impressions sur le cœur du commun des hommes en fit aucune sur le sien. De là cette grande facilité qu'il avait pour la vertu. A peine eut-il connu la perfection, qu'il en conçut le désir le plus ardent. Quelque pénible, quelque étroite que soit la voie qu'il faut tenir pour y parvenir, on l'y vit marcher à si grands pas et avec tant de courage, qu'il paraissait n'y rencontrer aucune épine, ou du moins n'en pas sentir la pointe.

« Ce que la vertu a de plus héroïque et de plus sublime semblait en lui comme naturel, tant la grâce était éminente. Il ne faisait qu'entrer dans la carrière,

et déjà il avait laissé bien loin derrière lui les plus avancés. Au recueillement le plus profond, à l'oraison la plus continue, à la pénitence la plus austère et à la mortification la plus universelle, il joignait une paix, une douceur, une tranquillité d'âme que je n'ai jamais vue s'altérer au milieu des contradictions et des humiliations les plus sensibles. Il veillait tellement sur tous ses sens, qu'on ne voyait en lui ni gestes, ni regards, ni paroles, ni manières, rien, en un mot, qui fût inconsidéré. Ses yeux étaient presque toujours baissés ; et un air de piété répandu sur son visage et sur toute sa personne le singularisait déjà en quelque sorte, et le faisait distinguer de presque tous ses compagnons d'étude. »

A la suite de ce tableau des vertus de Montfort, pendant son séjour à Rennes, nous rapporterons, encore d'après M. Blain, un trait de sa charité qui impressionna vivement ses compagnons d'étude et ses maîtres. « Un de ses condisciples était si pauvre et si mal vêtu qu'il était un objet de raillerie. M. Grignon, pour le vêtir, se fit mendiant et ne rougit point d'implorer ses compagnons. Mais tout ce qu'il put amasser ne faisant que la moitié de la somme nécessaire, il trouva un moyen de la compléter, en menant le pauvre écolier à un marchand auquel il dit : « Voici mon frère et le vôtre ; j'ai quêté dans la classe ce que j'ai pu pour le vêtir ; si cela n'est pas suffisant, c'est à vous à ajouter le reste. » Ce trait de simplicité et de charité, le premier qu'on connaisse de mille autres, obtint sa récompense. La charité produisit la charité. Le marchand accorda ce que M. Grignon lui demandait, et le pauvre écolier fut vêtu, au grand étonnement de tous ses condisciples, qui commencèrent à regarder avec vénération l'auteur de cette bonne œuvre. »

Dans les derniers temps de ses études classiques, le

jeune Louis n'était pas seul dans la ville de Rennes : sa famille était venue l'y rejoindre. Il avait deux frères moins âgés que lui. Son père voulut aussi leur faire donner une éducation convenable ; mais ses modiques ressources ne lui permettant pas d'entretenir trois enfants en pension, il prit le parti de quitter Montfort et de venir s'établir à Rennes, pour surveiller lui-même et faire à peu de frais l'éducation de ses trois fils. Louis, qui était dans une classe plus avancée que ses frères, leur servait de précepteur.

M. Grandet, son premier historien, dit qu'il portait ses frères à la piété autant par ses exemples que par ses discours. « Jamais, ajoute-t-il, il n'y avait entre eux aucune querelle. Il apaisait même, autant qu'il lui était possible, toutes celles qui naissaient souvent au collège parmi ses compagnons d'étude. En sorte que son oncle maternel, prêtre, qui était alors en pension chez son beau-frère M. Grignon de la Bacheleraie, rend témoignage que Louis avait l'esprit doux et pacifique, une humilité profonde, une obéissance et soumission exactes à tous les commandements de ses parents, et surtout une piété exemplaire et une pureté angélique ; qu'il n'a jamais rien vu que d'édifiant en toute sa conduite ; qu'il croit qu'il a conservé son innocence baptismale ; qu'il avait en horreur les mascarades du carnaval, qu'il ne pouvait les souffrir ; qu'ayant été convié, un jour de mardi gras, à souper chez un de ses amis, et qu'un jeune homme masqué étant entré dans la salle, Louis se leva promptement de table pour n'être pas témoin d'un spectacle si scandaleux, et qu'il en marqua son chagrin à la compagnie jusqu'à en répandre des larmes. »

Après avoir achevé ses humanités, le vertueux jeune homme commença, sous le P. Prévost, son cours de philosophie qu'il continua et termina avec le plus grand succès. Mais c'était encore du côté de la vertu que ses

progrès furent véritablement admirables. Chose triste à dire ! ce qui devait être pour son père un sujet de consolation servait au contraire à l'irriter contre lui. Ce père, naturellement violent, ne goûtait pas toujours ce qu'un sentiment de piété faisait faire à son fils ; peut-être eût-il préféré qu'il eût montré plus d'attrait pour le monde ; aussi, il s'emportait assez souvent contre lui, et il se serait même plusieurs fois laissé aller à de mauvais traitements, si celui-ci ne s'y fût soigneusement dérobé par la fuite. Le pieux jeune homme n'en était pas moins respectueux envers son père ; il n'en était pas moins attentif à rendre toutes sortes de services dans la maison paternelle. Jamais on ne l'entendit se plaindre de la conduite qu'on tenait à son égard.

Son recours dans toutes les peines où il pouvait se trouver était Marie. Sa dévotion pour l'auguste Mère de Dieu n'avait fait que s'accroître avec les années. Il passait souvent des heures entières au pied de son autel, à genoux, immobile, le visage enflammé, et comme dans une extase. Toutes les fois qu'il allait en classe, il ne manquait pas d'entrer dans l'église des Carmes, qui était sur son chemin, pour faire ses prières, et il restait souvent un temps considérable devant une image de la Sainte Vierge. C'est devant cette image vénérée que, par une grâce singulière, il reconnut que Dieu l'appelait à l'état ecclésiastique. Cette connaissance de sa vocation fut si claire, comme il l'avoua lui-même plus tard à l'un des compagnons de ses travaux apostoliques, qu'il ne lui resta pas là-dessus le moindre doute, et qu'il n'eut pas besoin de consulter davantage la volonté de Dieu.

« Ce fut en ce temps, dit M. Blain, c'est-à-dire dans le cours des vacances qui suivirent sa physique, qu'étaient allés ensemble chez un ami commun, je le connus de plus près. Ses discours n'étaient que de Dieu et

des choses de Dieu ; et déjà son cœur, ne pouvant plus se contenir, ne cherchait qu'à se répandre sur le prochain par des témoignages effectifs de charité. Souvent il se dérobait à nos yeux pour aller, en secret, embrasser, caresser un pauvre mendiant hébété et fort disgracié de la nature ; il se jetait même à ses pieds pour les baiser, quand il se croyait hors des yeux des hommes. Mais il ne put si bien se cacher que je ne le surprisse dans ses pieux transports de charité.

« Il en donna une autre preuve dans la maison de campagne de son père, appelée le Bois-Marquet, où je le vis en passant. Son père avait chez lui un livre rempli de figures obscènes ; depuis longtemps le chaste Joseph souffrait avec peine, dans la maison, cette matière de flammes impures ; mais la crainte d'un père violent l'arrêtait et l'empêchait de s'exposer à sa fureur, en jetant le livre au feu. Enfin, son zèle s'étant accru avec l'âge, il sut prendre son moment pour ôter au démon ses armes. Se trouvant seul dans la maison, il détruisit le livre infâme, résolu à souffrir tous les mauvais traitements, si son père venait à le savoir. Le saint jeune homme venait de faire le coup, lorsque je le trouvai dans la maison, timide et presque tremblant, dans l'appréhension de son père, mais d'ailleurs fort content d'avoir fait son sacrifice. Il me montra ensuite dans son jardin des lieux retirés propres à la prière, où il se plaisait à passer la meilleure partie de son temps dans ce saint exercice. Il me paraissait si rempli de Dieu, si pénétré de son amour et du désir de sa perfection, que j'en demeurais également confus et édifié. »

Au retour de ces vacances si saintement employées, Louis commença ses études théologiques sous les Pères Magon et Baron. Il était alors dans sa vingtième année. Cependant la divine Providence, qui sem-

bla toujours le conduire par la main, comme un enfant docile, ne devait pas le laisser plus longtemps dans la ville de Rennes ; elle voulait faire briller ses vertus sur un autre théâtre.

## CHAPITRE III.

SON DÉPART POUR PARIS. — IL EST REÇU DANS LA COMMUNAUTÉ DE M. DE LA BARMONDIÈRE, PUIS DANS CELLE DE M. BOUCHER. — IL TOMBE MALADE.

Une demoiselle de Montigny, que des affaires importantes avaient appelée de Paris à Rennes, et qui demeurait chez le père du saint jeune homme, lui parla du séminaire de Saint-Sulpice d'une manière si avantageuse, qu'elle lui inspira le désir d'y entrer pour faire sa théologie et se préparer au sacerdoce. De retour à Paris, elle écrivit aux parents de Louis qu'il trouverait une place au séminaire et qu'elle se chargeait de fournir tout ce qui était nécessaire pour sa pension. Elle avait associé à sa bonne œuvre une dame charitable de ses amies.

Cette nouvelle fut reçue avec joie par toute la famille, surtout par le pieux écolier, qui ne tarda pas à partir pour la capitale. Écoutons encore ici M. Blain, qui mieux que personne a été à même de connaître et d'apprécier les vertus sublimes de Montfort :

« Il partit aussitôt avec un dégagement si grand de son pays et de sa famille, qu'il parut, en les perdant de vue, en perdre aussi le souvenir : non qu'il fût dur et insensible, il avait le cœur aussi tendre que personne ; mais l'amour de Dieu étouffait en lui la voix de

la nature et transportait tous ses vœux et toutes ses pensées au ciel. Je ne lui prête rien de ces sentiments évangéliques, ni de ces dispositions sublimes ; son cœur laissa sa plume s'en expliquer, quelque temps après, dans une lettre qu'il m'écrivait de Paris, pour m'exhorter à venir chercher avec lui la vertu, loin de mon pays et de mes parents, dans un lieu où, bannie du monde, elle semblait s'être réfugiée.... Les termes vifs, animés, pathétiques et pleins d'onction qui lui étaient propres, interprètes fidèles de ses sentiments intimes, saisissaient dès lors l'âme qui lisait ses lettres. J'avoue qu'elles me servaient de lecture spirituelle, et que rien ne m'a jamais plus touché. En peu de mots il me fit si bien sentir la nécessité de sortir de sa famille pour servir Dieu en liberté, qu'il m'en fit naître un ardent désir. *Egre dere, m'écrivait-il, de cognatione tuâ et veni in terram quam monstrabo tibi. (Sors de ta famille, et viens dans la terre que je te montrerai.)* Il paraphrasait ces paroles du texte sacré avec des termes si énergiques et si dévots, qu'il faisait assez sentir que Dieu les lui avait dites au cœur, ainsi qu'à Abraham, et lui en avait donné l'intelligence.

« Il ne reçut pour son voyage et pour la dépense qui le devait suivre à Paris que dix écus : ainsi ce fut une nécessité pour lui aussi bien que vertu de le faire à pied. On compte pourtant de Rennes à Paris soixante-seize lieues ; mais le désir de la perfection évangélique, qui l'eût fait aller au bout du monde, ne lui faisait voir aucune difficulté dans un voyage si pénible ; d'ailleurs ce voyage étant le premier devait être aussi le modèle de tant d'autres, que le zèle du salut des âmes lui fit dans la suite multiplier : je veux dire qu'il devait être à l'apostolique, dans la pauvreté, l'humiliation, la fatigue et surtout l'abandon à la divine Providence. Ce fut cette dernière vertu que j'admire le plus en lui, à son

départ ; et, en lui disant adieu, il me parut si dégagé de tout, si assuré de son nécessaire, si déterminé à dévorer la honte attachée à le demander, que je m'imaginai voir renaître un des apôtres ou des premiers hommes apostoliques. »

M. Grandet nous dit que ses parents voulurent lui donner un cheval pour l'aider à faire au moins la moitié de la route ; mais il le refusa. Ils lui avaient fait prendre un habit neuf et de l'argent ; mais l'habit neuf et l'argent reçu passèrent bientôt entre les mains des pauvres qu'il rencontra sur son chemin. Il fit donc son voyage à pied, sans argent, avec un vêtement usé et sous une pluie presque continuelle. Son frère et son oncle allèrent le conduire jusqu'au village de Cesson, à plus d'une lieue de la ville de Rennes. Il leur dit adieu, en les embrassant, et prit son chapelet, qu'il récita souvent le long de la route. Il eut à essuyer bien des peines et des rebuts dans ce premier voyage, car les personnes dont il allait réclamer la charité ne se trouvaient pas également disposées à la lui faire, et il achetait souvent l'aumône qui lui était accordée par des humiliations d'autant plus sensibles pour lui qu'il n'y était pas encore accoutumé.

En arrivant à Paris, le premier sacrifice qu'il crut devoir faire pour se rendre plus agréable à Dieu, fut celui de la curiosité. Il fit un pacte avec ses yeux pour ne rien voir, ou du moins pour ne rien considérer avec quelque attention de ces boulevards, de ces rues, de ces places, de ces palais, de ces établissements somptueux, de ces objets d'art, de toutes ces merveilles qui font l'admiration de ceux qui viennent visiter cette grande et magnifique capitale. Il en fut toujours de même, et l'on peut dire qu'après de longues années il sortit de cette brillante cité comme il y était entré, sans y avoir rien vu de ce qui peut satisfaire les sens et la nature.

Il marchait, en tenant toujours ses yeux profondément baissés. On s'étonnait qu'il pût se conduire ainsi dans les rues, au milieu des voitures et de la foule des passants. Ce qui étonnait encore davantage, c'est qu'il savait où toutes les images de la Sainte Vierge étaient placées, dans les carrefours et sur les portes des maisons. Il semblait que son Ange gardien l'avertissait qu'il se trouvait à côté d'une image de sa bonne Mère. Aussi il ne manquait jamais de se découvrir, en passant, et de saluer avec respect. « Un jour, dit M. Blain, étonné de le voir si souvent ôter son chapeau, je lui demandai qui il saluait. Il me répondit qu'il saluait des images de la Sainte Vierge sur les portes des maisons ; elles y étaient en effet, mais si peu apparentes que je ne pus les apercevoir qu'après les avoir cherchées des yeux pendant quelques instants. »

A son arrivée à Paris, le saint jeune homme se rendit dans le faubourg Saint-Germain chez Mademoiselle de Montigny, qui le conduisit, non pas au séminaire de Saint-Sulpice, comme il s'y attendait, mais dans une petite communauté ecclésiastique, fondée récemment par un saint prêtre, M. de la Barmondière, ancien curé de Saint-Sulpice, où le prix de la pension était très modique. On peut croire que sa charitable bienfaitrice n'avait pas les ressources suffisantes pour faire davantage.

Quoi qu'il en soit, Montfort se trouva là comme dans un paradis ; car cette humble maison était toute parfumée de la piété du vénérable supérieur et de ses élèves. Il ne cessait de bénir la divine Providence qui l'avait conduit dans une maison si sainte et si fervente. On comprend qu'il dut s'élaner avec une nouvelle ardeur dans la voie de toutes les vertus, en présence de si beaux modèles et sous la direction d'un maître si habile et si pieux.

Mais bientôt il fut soumis à une rude épreuve qui eût

jeté le découragement dans une âme moins forte que la sienne. Après les premiers mois de son séjour chez M. de la Barmondière, on cessa de payer la pension qu'on avait promise, ce qui le mettait dans le cas d'être congédié d'une maison à laquelle il était très attaché, parce qu'il y trouvait de grands moyens de sanctification. Cependant le Seigneur n'abandonna point son serviteur qui s'appuyait uniquement sur lui. Le vertueux supérieur consentit à garder son pieux séminariste, dont il savait apprécier toutes les qualités; mais, afin qu'il ne fût pas à charge à la Communauté qui était très pauvre, et qu'une année de disette mettait encore dans un plus grand embarras, il fut réglé qu'il serait un de ceux dont l'emploi était d'aller veiller les morts de la paroisse, et que la rétribution attachée à cet office pénible lui tiendrait lieu de pension.

Le jeune étudiant, qui avait déjà reçu la tonsure, accepta avec joie cet arrangement qui lui donnait l'occasion de pratiquer la pauvreté, l'humilité et la mortification, et de faire des réflexions sérieuses sur la brièveté de la vie, sur la fragilité et la vanité des choses de la terre. Souvent il passait jusqu'à trois ou quatre nuits par semaine auprès des morts. M. Blain nous dit quel ordre il suivait dans ces veilles si fréquentes, si lugubres et si pénibles, dont il avait été lui-même le témoin.

« Il donnait à l'oraison quatre heures entières, toujours à genoux, les mains jointes et le corps immobile : ensuite deux heures à la lecture spirituelle, les deux suivantes au sommeil, et ce qui restait, à l'étude des cahiers de théologie, dont il allait prendre les leçons en Sorbonne.

« Le saint jeune homme, si souvent alors compagnon et gardien des morts, ne manquait pas de les consulter et d'étudier sur leur visage la vanité du monde et de ses plaisirs, pour apprendre à fond cette sagesse céleste

qui porte au mépris de tout ce qui est périssable. Il se plaisait à leur découvrir la face et à considérer dans sa laideur le mensonge de la jeunesse et de la beauté évanouies.

« Deux surtout de ces cadavres, auprès desquels il passa la nuit, lui donnèrent de grandes leçons sur la caducité des choses mortelles. L'un était un personnage de la première qualité, et même un prince, disait-on, atteint d'un coup mortel, en sortant d'une orgie. Son corps devint si infect que les hommes qui, le lendemain, le portèrent en terre, accoutumés à l'odeur des morts, ne pouvaient supporter celle-ci, et protestèrent qu'ils n'en avaient jamais senti de pareille.

« Cependant le Serviteur de Dieu la supporta toute la nuit, et s'approcha du cadavre, lui découvrit le visage pour y lire l'horreur du crime et la vanité des plaisirs qui étaient écrits en caractères horribles. Il en fit autant à une des premières dames de la Cour, qui passait pour être des plus belles. En vingt-quatre heures, son visage, devenu hideux, lui apprit tout ce qu'il devait dire ensuite dans ses prédications sur la brièveté de la vie et le néant de la beauté mortelle. Une autre chose le touchait encore extrêmement en ces occasions : c'était de voir que ces corps, peu de jours auparavant si idolâtrés, étaient abandonnés de tout le monde, et qu'il ne restait tout au plus qu'un valet dans la maison, tous fuyant comme si la peste y eût été. »

Aujourd'hui, comme au temps de Montfort, comme dans tous les siècles, l'homme frappé de mort n'est plus qu'un objet d'horreur pour ses semblables, même pour ses amis et ses parents, qui se hâtent de s'en débarrasser. C'est que nous n'avions pas été créés pour mourir ; la mort, c'est un châtement du péché, et un châtement si affreux est bien capable de nous causer quelque effroi. Toutefois n'éloignons pas de nous la pensée de la mort,

car elle est salutaire, selon cette parole de l'Esprit-Saint : *Souvenez-vous de vos fins dernières, et vous ne pêcherez plus.*

A l'école, et, pour ainsi dire, en présence même de la mort, Louis de Montfort contemplait à loisir le néant des choses humaines, et se pénétrait de plus en plus de ces grandes et terribles vérités, qu'il sut, dans la suite, prêcher avec tant de force et si bien insinuer dans l'esprit et le cœur de ses auditeurs, soit par ses discours, soit par ses admirables cantiques.

Ces longues heures de la nuit passées auprès des morts eussent été pour tout autre une pénitence déjà assez sévère ; mais c'était trop peu pour le fervent séminariste ; il y ajoutait de rudes austérités. M. de la Barmondière, qui avait appris à le bien connaître, et qui voyait en lui une de ces âmes privilégiées dont le Saint-Esprit veut être entièrement le maître, lui permettait d'en suivre les inspirations pour tout ce qui regardait ses pénitences. Rendu par là l'arbitre de ses mortifications, le pieux jeune homme crut pouvoir se livrer à l'attrait qu'il avait pour elles. Disciplines sanglantes et renouvelées tous les jours, haïres, cilices, ceintures et bracelets de fer hérissés de pointes aiguës, tout devint habituellement à son usage. Il se servait successivement de ces instruments de pénitence, et jamais il n'était sans porter sur son corps la mortification de Jésus-Christ.

Quelques-uns de ses condisciples venaient parfois à son secours par malice ou par légèreté, pour l'humilier et le faire souffrir. « Dans les récréations, dit M. Blain, souvent il était mis sur le tapis, et certaines manières singulières dont il n'a jamais pu se défaire fournissaient assez de quoi rire à ses dépens ; quelquefois même on prenait plaisir à le mortifier au vif. « Puisque vous êtes si mortifié, lui disait un jeune étourdi, voyons si vous

souffrirez avec patience ce que je vais faire » ; à quoi M. Grignon s'offrait volontiers. L'autre se croyait alors en droit de faire ce dont il s'avisait, comme de lui jeter de l'eau sur la tête, d'en verser dans ses poches, etc. « Puisque vous aimez tant à prendre la discipline, lui dit un jour, à la promenade, un de ses confrères, recevez-la de mamain » ; en même temps il lui déchargea de toute sa force, sur les épaules, des coups redoublés avec une gaule d'osier qu'il tenait en main : ce que ce saint, grand amateur de la pénitence, souffrait avec joie.

« Il faut ici remarquer, ajoute M. Blain, que jamais homme ne fut moins susceptible de respect humain ni moins attentif à ce que pensaient les hommes. Le désir qu'il avait de plaire à Dieu ne lui permettait aucun retour vers les créatures ; il se plaisait même à contrecarrer le monde en tout, ravi d'attirer ses mépris. Toutes les fois qu'il entra en Sorbonne, ou qu'il en sortait, il ne manquait pas d'y faire, au milieu de la classe, sa prière à genoux, et, à la fin de l'année, il la faisait plus longue pour demander à Dieu pardon des fautes que lui et les autres écoliers y avaient commises : action singulière et extraordinaire, qui, attirant les yeux de tous les autres, attirait en même temps leurs ris et leur mépris.

« Une fois, le menant chez un banquier, il demeura dans le vestibule où je le trouvai, à la vue des valets, nu-tête, à genoux et en prière, comme s'il avait été dans une église. Ce qu'il fit là, il le faisait partout : ou il priait ou il lisait un livre de piété, nu-tête et, pour l'ordinaire, à genoux. Je le menai une autre fois avec moi chez le docteur d'un abbé de la première qualité, et qui quelque temps après fut fait évêque. Pendant que nous parlions ensemble, M. Grignon, les yeux inviolablement baissés, dans le silence et dans son recueillement ordinaire, paraissait faire oraison, et s'en revint avec

moi sans avoir fait aucun usage de sa langue ni de ses yeux, ce dont le docteur fut fort édifié. »

On peut assurer, comme le dit ailleurs M. Blain, que ce saint jeune homme vivait comme s'il n'y eût eu que Dieu et lui sur la terre. Au milieu de ses fréquents exercices de piété, de ses prières, de ses oraisons et de toutes les saintes rigueurs qu'il exerçait sur sa chair innocente, il n'oubliait pas d'orner son esprit de toutes les connaissances dont il aurait besoin pour remplir l'importante et difficile mission que la divine Providence semblait vouloir lui confier. Il se livrait avec ardeur à l'étude de la théologie, et Dieu bénissait tellement son travail que son habile et vertueux supérieur, qui examinait scrupuleusement l'avancement de tous ceux qu'il avait sous sa conduite, ne balançait pas à le préférer à tous ses condisciples pour la science, quoiqu'il y eût dans la Communauté d'excellents sujets. Ce fut sans doute pour s'appliquer encore davantage à l'étude, et n'avoir rien qui pût le distraire de ce qui regardait directement le service de Dieu, que Montfort renonça pour toujours à la peinture, à l'architecture et à la sculpture, ces beaux-arts qui demandent une riche imagination, et pour lesquels il avait beaucoup de goût. M. de la Barmondière, qui n'ignorait pas ses grandes dispositions à cet égard, avait pensé qu'il était à propos pour lui de les cultiver, et voulait le mettre à même de le faire, afin que son talent pût un jour servir à la décoration des églises et des autels ; mais la mort de ce digne supérieur, qui arriva vers ce même temps, c'est-à-dire vingt et un mois environ après l'entrée de Montfort dans sa Communauté, lui laissa pleine liberté d'en faire le sacrifice.

Le sacrifice que Dieu lui imposa, en lui enlevant son guide et son soutien, fut autrement pénible à son cœur. Par la mort de M. de la Barmondière, qui arriva

le 18 septembre 1694, Montfort demeurait sans aucune ressource. Par ordre de son directeur, il s'était décidé à recevoir les Ordres mineurs ; et, pour s'y préparer, il était allé faire une retraite chez les prêtres de la Mission, à Saint-Lazare. Ce fut pendant son absence que M. de la Barmondière tomba malade et mourut. A son retour, on lui annonça, sans aucune précaution, cette triste nouvelle, afin de voir comment il la prendrait. Il en fut surpris, mais il ne fit paraître aucune émotion. Ceux qui l'épiaient le plus ne remarquèrent aucune altération sur son visage, et l'on vit bien en cette occasion que rien ne pouvait ébranler celui qui ne voulait avoir que Dieu pour appui. Étonné de son calme, l'un de ses condisciples ne put s'empêcher de lui dire : « M. Grignon, ou vous êtes un saint, ou vous êtes un ingrat : un ingrat, si vous n'êtes pas touché de la mort de votre grand bienfaiteur ; un saint, si, en étant touché, vous ne faites pas éclater votre douleur au dehors par vertu. » Assurément l'ingratitude n'avait point de place dans son cœur.

Quand, après quelques mois passés dans la Communauté de M. de la Barmondière, on était venu déclarer au jeune séminariste qu'on ne pouvait plus payer sa pension, il était demeuré calme et tranquille comme auparavant. Quelqu'un lui ayant demandé alors ce qu'il deviendrait s'il fallait quitter la maison, il se contenta de répondre qu'il n'y avait point encore pensé, qu'il ne voulait s'appuyer que sur Dieu. Cet abandon entier à la divine Providence se manifesta encore en lui d'une manière édifiante à la mort de son vénéré protecteur, comme on le voit par une lettre qu'il écrivait, le 26 septembre, à son oncle maternel M. de la Visuelle-Robert, prêtre vénérable, qui habitait Rennes.

« Monsieur de la Barmondière, mon directeur et mon supérieur, est mort et a été enterré, di-

manche dernier, avec le regret de toute la paroisse de Saint-Sulpice et de tous ceux qui l'ont connu. Il a vécu en saint, et est mort de même. C'est lui qui a fondé le séminaire où je suis, et qui m'y a reçu pour rien, et m'a tant fait de bien. Je ne sais point encore comment tout ira, si j'y demeurerai, ou si j'en sortirai. Quoi qu'il m'en arrive, je ne m'en embarrasse pas : j'ai un père dans les cieux qui ne peut me manquer. Il m'a conduit ici, et m'y a conservé jusqu'à présent ; il me fera toujours éprouver ses miséricordes ordinaires, quoique pour mes péchés je ne mérite que des châtements. Je ne laisse pas de prier Dieu et de m'abandonner à sa Providence. »

Cette confiance en Dieu ne fut point trompée. La Communauté de M. de la Barmondière ayant cessé d'exister à la mort du supérieur, ses élèves durent se placer ailleurs. Ceux d'entre eux qui avaient quelques ressources entrèrent dans les séminaires de Saint-Sulpice. Montfort les y eût accompagnés bien volontiers, si le moment marqué par la Providence eût été venu. En attendant, il se trouva heureux d'être admis dans une Communauté semblable à la première, mais encore plus pauvre. Elle était dirigée par M. Boucher. Tout dans cette maison était propre à contenter son goût pour la pauvreté et la mortification. On n'y connaissait point l'usage du vin. Les mets qu'on y servait n'avaient rien que de rebutant ; et, quelque appétit que l'on pût avoir, il fallait se faire violence pour se résoudre à les prendre, de sorte que l'heure du repas semblait plutôt faite pour tourmenter la nature que pour la soulager. « L'on pouvait aisément, dit M. Blain, entrer dans la disposition de ce grand saint qui dit qu'il faut aller à la table comme à la potence, *ad mensam tanquam ad patibulum*. . . . On se fera sans peine l'idée de ce que devaient être les mets servis sur la table de cet établissement, quand on

saura que tous les écoliers étaient chargés de faire la cuisine. « De cette façon, dit encore M. Blain, ils avaient tous le plaisir de s'empoisonner à tour de rôle. Moi-même, ajoute-t-il, j'ai vu ces misères, et j'en ai été victime. C'est ce que je sais par expérience, ayant habité cette maison à cette époque ; mais tout y est bien changé. »

Une si mauvaise nourriture, jointe à une étude sérieuse et continue, acheva de détruire la santé de Montfort, que ses austérités et ses veilles avaient déjà beaucoup altérée. Il faisait lui-même la cuisine, la haire sur le dos, lorsqu'il ressentit les premières attaques d'une fièvre violente. Tout d'abord il eut soin de se dépouiller de son instrument de pénitence et de le cacher ; mais Dieu permit qu'il fût retrouvé quelque temps après. Malgré tous les efforts qu'il fit pour lutter contre le mal, il fut obligé de se mettre au lit. La Communauté n'étant pas en mesure de lui fournir les secours et les remèdes nécessaires dans une maladie qui paraissait devoir être longue et sérieuse, on le transporta à l'Hôtel-Dieu, où il fut heureux de se trouver au milieu des pauvres. Le saint jeune homme eût été plus heureux encore d'être confondu dans la foule ; mais on avait cru devoir le placer dans la salle des prêtres, quoiqu'il ne fût que dans les Ordres inférieurs. Les Sœurs, qui n'avaient pas eu de peine à voir que ce n'était pas là un malade ordinaire, le traitaient avec une charité toute particulière. Elles ne pouvaient s'empêcher d'admirer sa douceur, sa modestie, sa patience et ses autres vertus, qui étaient pour elles un grand sujet d'édification.

Le nom d'Hôtel-Dieu le ravissait, et il dit, un jour, d'un air gai et riant, à M. Blain qui venait le visiter : « Je suis dans la maison de Dieu, quel honneur ! C'en est trop pour moi. Il n'appartient qu'aux princes d'être

logés dans le Louvre et dans la maison du roi. Cependant, ajouta-t-il, mes parents n'en seront peut-être pas trop aises ; mais la nature est-elle jamais d'accord avec la grâce ? » Le danger augmentait de jour en jour ; les remèdes étaient sans effet, et sa mort paraissait comme certaine. Lui seul ne perdit jamais l'espoir de sa guérison ; et quand il semblait n'avoir plus que quelques heures à vivre, il annonça son rétablissement prochain d'une manière si positive, qu'on ne put attribuer cette assurance qu'à une communication surnaturelle. Ce que le saint jeune homme avait annoncé arriva, et sa convalescence fut aussi rapide que l'avait été le progrès de sa maladie.

#### CHAPITRE IV.

IL ENTRE AU PETIT SÉMINAIRE DE SAINT-SULPICE. — SES PROGRÈS DANS LA SCIENCE ET DANS LA VERTU. — SES ÉPREUVES. — MARQUES DE CONFIANCE QU'ON LUI DONNE. — IL EST PROMU AU SACERDOCE.

Après avoir édifié les Sœurs, les médecins et les malades de l'Hôtel-Dieu, Louis de Montfort sortit de cette maison pour entrer au petit séminaire de Saint-Sulpice, dont la divine Providence lui avait enfin ouvert la porte, comme il l'avait si longtemps désiré. Il est bon d'observer qu'il ne faut pas confondre le petit séminaire dont il est ici question avec ce que nous appelons aujourd'hui un petit séminaire. Le petit séminaire de Saint-Sulpice ne différait du grand que par le prix de la pension, qui était plus modique. On y faisait d'ailleurs les mêmes études ; on y avait des maîtres aussi habiles et aussi vertueux, et on y trouvait le même esprit. M. Brenier était le fondateur et le supérieur de cette maison, et M. Bouin était l'un des directeurs, quand Montfort y fut admis. Dieu se servit de ce dernier et d'une noble et généreuse chrétienne, M<sup>me</sup> d'Alègre, pour lui procurer la somme de deux cent soixante livres, prix de la pension.

M<sup>me</sup> d'Alègre fournissait au petit séminaire une rente de 160 livres pour en faciliter l'entrée à un ecclésiastique pauvre. Elle proposa à M. Bouin de l'appliquer au jeune Grignon, dont elle connaissait le dénuement. Cette

proposition fut acceptée avec joie par le pieux directeur, qui trouva le moyen de compléter ce qui manquait au prix de la pension, en lui procurant un bénéfice qui rapportait cent livres de rentes et devait remplacer le titre nécessaire pour entrer dans les Ordres. Ce bénéfice était situé à Saint-Julien-de-Concelles, au diocèse de Nantes. Le fervent séminariste fit part lui-même de cette affaire à son oncle de Rennes par une lettre qu'il lui adressa, le 11 juillet 1695.

« MONSIEUR ET TRÈS CHER ONCLE,

« Le pur amour de Dieu règne dans nos cœurs!

« Je vous écris pour vous marquer que la Providence de Dieu m'a mis au petit séminaire de Saint-Sulpice par le moyen de Madame d'Alègre, laquelle a donné cent soixante livres de revenu par an pour la nourriture d'un ecclésiastique dans la Communauté de feu Monsieur de la Barmondière. Cette Communauté ayant été unie au petit séminaire de Saint-Sulpice, Madame d'Alègre a fait dire au supérieur de ce petit séminaire qu'elle voulait que cette somme me fût accordée. Mais comme la somme de 160 livres n'est pas suffisante pour payer la pension qui est de 260 livres, l'aimable Providence de Dieu y a encore pourvu, car elle m'a fait avoir, sans que j'y aie jamais pensé, une chapelle d'environ 100 livres de revenu, à deux lieues de Nantes, dont je suis pourvu, de sorte qu'elle me servira de titre et à payer la pension de 260 livres. Remerciez, je vous prie, Dieu pour moi des grâces qu'il me fait, non seulement pour les choses temporelles qui sont peu de choses, mais pour les éternelles. Qu'il n'entre point en jugement avec moi, car je ne profite point de ses grâces; je ne fais que l'offenser tous les jours. »

M. des Jonchères, archidiacre de Nantes, prit posses-

sion de ce bénéfice pour le saint jeune homme, qui ne le conserva que le temps nécessaire. Il s'en démit dès qu'il put, persuadé qu'il aurait été un obstacle à l'abandon général à la Providence, dans lequel il voulait vivre.

Il entra donc au petit séminaire de Saint-Sulpice, où l'on avait entendu parler avec éloge de ses talents et de ses vertus. M. Bouin le connaissait d'une façon particulière, parce que M. de la Barmondière, qui, tout éclairé qu'il était, ne croyait pas cependant devoir s'en rapporter à ses propres lumières pour la conduite d'une âme si privilégiée, le lui avait envoyé quelquefois, pour lui découvrir son intérieur et lui demander conseil. Aussi fut-on si heureux de le recevoir que, le jour de son entrée dans la maison, M. Brenier, le supérieur, fit réciter le *Te Deum* pour remercier Dieu de cette faveur. « Il est vrai, dit M. Blain, qui était présent, que ce prudent supérieur ne s'en expliqua pas ouvertement; mais, soit qu'il l'eût dit, ou qu'il l'eût laissé à entendre, on disait parmi nous que le *Te Deum* avait pour but de remercier Dieu de l'admission de M. de Montfort. » Un disciple aussi avancé dans la science des saints avait besoin de maîtres habiles pour le guider encore vers une plus haute perfection. Dieu les lui donna dans Messieurs Brenier et Bouin. M. Blain va nous tracer le portrait de ces deux saints prêtres.

« M. Brenier, fondateur du petit séminaire, né d'une maison riche et illustre, était le plus humble des hommes; tout son soin était de se cacher ou de paraître méprisable. Le plus grand des pécheurs à ses yeux, il voulait que tout le monde le crût pécheur; une louange pour lui était une injure; il fallait ou l'oublier ou l'outrager pour lui faire plaisir. Sa mortification, son obéissance, son humilité, étaient telles qu'on l'eût pris pour un des anciens habitants de la Thébaïde. »

« M. Bouin, le directeur de Montfort, était un ange

sur terre et un des plus saints hommes des derniers siècles. Ses austérités extraordinaires en faisaient un martyr ; son zèle ardent, sa douceur incomparable et sa charité sans bornes pour le prochain en faisaient un saint François de Sales ; sa charité, son oraison et son union intime avec Dieu, en faisaient un saint Philippe de Néri. »

Louis de Montfort passa cinq années au petit séminaire de Saint-Sulpice, de 1695 à 1700. Là il se montra tel qu'on l'avait vu chez M. de la Barmondière et chez M. Boucher, un prodige de perfection. Son recueillement, sa charité, son obéissance, ses austérités continuelles étonnaient les plus avancés dans la pratique de ces vertus. Dans la compagnie et sous la direction de Messieurs Brenier et Bouin, il ne pouvait manquer de faire les plus rapides progrès, lui qui apportait d'ailleurs à leur école des dispositions si excellentes et des vertus déjà si sublimes. « Dès les premiers jours, dit l'un de ses condisciples, il parut au milieu de cette fervente jeunesse comme un aigle qui s'élève et va se perdre dans la nue, laissant bien loin après lui ceux qui paraissaient les plus parfaits. »

Il n'y avait pas encore longtemps qu'il était au séminaire, quand sa soumission fut mise à une épreuve assez rude. On lui défendit d'aller prendre des leçons en Sorbonne ; il devait se contenter de celles qu'on donnait à la maison. On ignore le motif de cette défense, à laquelle il se soumit sans difficulté, bien qu'elle lui fût très pénible, comme il l'avoua un jour à l'un de ses condisciples. Il crut que ce devait être un motif de plus pour lui de se livrer à l'étude de la théologie avec plus d'ardeur que jamais, sans rien retrancher toutefois de ses exercices de piété. Aussi ses progrès dans les sciences de son état égalaient presque ses progrès dans la vertu. C'est ce qui parut surtout un jour qu'il eut à soutenir une thèse sur la grâce.

Dans la pensée peut-être de lui prouver qu'il ne pouvait allier ensemble la contemplation et la science qui demande une étude assidue, ou bien plutôt pour obéir à certains petits sentiments de jalousie qu'ils nourrissaient dans leur cœur, quelques malins condisciples avaient formé le projet de le pousser à bout, en lui proposant les arguments les plus forts dans une matière déjà si difficile par elle-même, et en entassant un grand nombre de textes tirés des saints Pères, qui paraissaient combattre le sentiment qu'il soutenait. Leurs efforts ne servirent qu'à faire briller davantage la solidité de son jugement, la pénétration de son esprit et l'étendue de ses connaissances. Il résolut toutes les difficultés qu'on lui proposa d'une manière si nette, il expliqua les passages qu'on lui objecta d'une manière si satisfaisante, et il sut, à son tour, en citer un si grand nombre d'autres en faveur de sa thèse, que ses adversaires en demeurèrent étonnés, et avouèrent que l'Esprit-Saint est le meilleur de tous les maîtres, et qu'il n'y a rien de bon et d'utile qu'on ne puisse apprendre en peu de temps à son école.

Ce qu'on y apprend, avant toutes choses, c'est la science de l'oraison, le goût des choses saintes, la haine de soi-même et le mépris du monde. C'est aussi ce qu'y cherchait principalement notre vertueux séminariste et ce qui parut en lui de la manière la plus éclatante. Après avoir employé le temps nécessaire aux études théologiques, tout celui qu'il n'était pas obligé de donner au prochain, ou bien à la réparation des forces de la nature, il le passait à converser avec Dieu et presque toujours à genoux, soit à l'église, soit dans sa chambre. Sa foi vive lui faisait aimer les choses saintes et tous les objets de piété. Pour marque de sa dévotion à Marie, il portait ordinairement le rosaire suspendu à sa ceinture ; afin de ne pas perdre de vue l'image de Jésus cru-

cifié et celle de sa sainte Mère, il les avait toujours sur lui. Souvent il les tenait dans ses mains; et, lorsqu'il étudiait, il avait soin de les placer sous ses yeux.

Dans les conversations, il ne parlait que de Dieu et de Marie, tant son cœur était plein de ces objets. Ses idées étaient alors sublimes; mais les idées lui manquaient, quand il s'agissait de parler des choses communes. Lorsque, par charité pour ses condisciples, et par obéissance à ses supérieurs, il cherchait à mêler à la conversation quelques paroles d'enjouement, et à raconter quelques histoires amusantes, on voyait qu'il n'était plus dans sa sphère, et il ne réussissait qu'à faire rire de son embarras.

Il était plus éloquent et plus entraînant quand il s'agissait de parler des choses saintes. Avec l'agrément de ses supérieurs, il employa toute son éloquence et tout son zèle pour faire adopter par les séminaristes plusieurs pratiques de dévotion qu'il croyait propres à ranimer et à soutenir leur ferveur. La plupart avaient pour objet le culte de Marie. Ayant lu un livre de M. Boudon, qui traitait de l'esclavage de la Sainte Vierge, il fit connaître cette pieuse association à ses condisciples, et plusieurs s'y enrôlèrent à son exemple. Seulement, d'après l'avis de M. Tronson, supérieur de Saint-Sulpice, on crut devoir faire un léger changement à la formule d'association, en substituant au titre d'*esclaves de Marie* celui d'*esclaves de Jésus en Marie*. Par une suite de ce même amour pour l'auguste Mère de Dieu, notre pieux séminariste s'étant procuré le Psautier de saint Bonaventure, ouvrage où tout respire la plus tendre dévotion à Marie, se hâta de le communiquer à d'autres. Il se fit une loi de le réciter, et conseilla à ceux qui, comme lui, n'étaient pas encore engagés dans les Ordres majeurs d'en faire autant. Chaque jour, c'était de sa part de nouvelles industries pour réveiller sa ferveur et

celle des autres séminaristes. Dans cette vue, il composa des cantiques qu'il récitait ensuite, sans s'embarrasser des critiques qu'on en pouvait faire. La piété les avait dictés; c'était elle seule qui animait sa voix et ses gestes, lorsqu'il les chantait. Tantôt il persuadait à ses condisciples d'adresser réciproquement à leurs saints Anges gardiens les saluts qu'il était d'usage de se faire les uns aux autres. Tantôt il leur montrait par son exemple à avoir continuellement à la bouche des paroles d'actions de grâces envers Dieu.

« Il paraissait, dit un de ses condisciples, si égal et si recueilli dans toutes ses actions que je suis persuadé qu'il ne perdait jamais Dieu de vue. J'allai, un jour de dimanche, sur les dix heures du matin, lui demander quelques cahiers dont j'avais besoin; je crois qu'il était en oraison, car lorsque je frappai à la porte de sa chambre, il vint me l'ouvrir, et son visage me parut alors lumineux et tout rayonnant d'une lumière plus que naturelle. Je passais souvent les récréations avec lui; son plus grand plaisir était d'y parler de Dieu et de la Sainte Vierge, et il en parlait d'une manière si édifiante qu'on ne le quittait point sans se sentir animé de zèle et de ferveur. Il était gai dans les récréations, mais sans distractions; et il était aisé de voir, à ses manières et à sa conduite, que l'amour de Dieu l'occupait infiniment plus que tous les jeux auxquels on se divertissait. »

Il avait l'art de mêler la piété jusque dans les petits amusements auxquels il était bien obligé de se livrer quelquefois comme les autres. C'est ainsi qu'il avait imaginé un jeu de jonchets, où chaque osselet portait, avec le nom d'une vertu, une valeur plus ou moins grande: la charité, par exemple, valait cinquante points; l'humilité trente, et ainsi du reste. Celui qui en tirait davantage, sans faire remuer les autres, gagnait la partie.

Le pieux écolier n'oubliait pas les pauvres. Il n'avait rien en propre ; mais des personnes, qui connaissaient sa vertu, se faisaient un plaisir de lui offrir quelque argent qu'il employait aussitôt à soulager ceux qui étaient dans le besoin, même au séminaire. Il avait trente sous à sa disposition lorsqu'une pauvre femme vint, un jour, lui demander l'aumône, en lui faisant le récit de sa misère. Il lui demanda ce qu'il lui fallait pour en sortir : « une pièce de trente sous », répliqua-t-elle. Il la lui donna à l'instant. Cette pauvre femme en éprouva une joie qui la mit comme hors d'elle-même, et sa reconnaissance fut telle qu'elle ne manquait jamais de remercier son bienfaiteur, quand elle le rencontrait. Une autre fois, on lui fit faire une bonne et solide soutanelle pour son usage ; mais, sans même s'en être jamais servi un seul jour, il la donna à de pauvres ecclésiastiques, avec d'autres habits qu'il avait quêtés pour eux. C'était vraiment l'homme de la Providence ; s'il avait en elle une confiance filiale, elle avait aussi pour lui tout le soin de la plus tendre mère pour son enfant. Il s'étonnait que tout le monde n'avait pas dans la Providence une confiance égale à la sienne.

Un jour qu'il voulait se procurer un vêtement dont il avait un besoin pressant, il pria un pieux séculier, M. Le Vallier, qui demeurait, ainsi que lui, au séminaire de Saint-Sulpice, de le lui acheter. Il lui donna pour cela 30 sous : c'était tout ce qu'il possédait. M. Le Vallier lui observa qu'il n'aurait pas un habit pour ce prix-là. « Allez, lui dit le séminariste ; ne vous mettez en peine de rien ; si on veut le vendre plus cher, la Providence y pourvoira, et donnez la pièce de trente sous au premier pauvre que vous trouverez. » Le commissionnaire, en effet, revint, et lui dit qu'il ne lui avait rien apporté ; qu'on s'était moqué de lui, quand il n'avait offert que 30 sous pour ce qui valait deux

pistoles, et que, suivant son intention, il avait donné les 30 sous au premier pauvre qu'il avait rencontré dans la rue. — « Bon ! dit Louis de Montfort, pendant que vous étiez occupé à me faire cette charité, une personne m'a apporté deux pistoles que voilà. Je vous prie de les reporter au marchand pour m'acheter un habit. »

Sa haine du péché et son zèle pour la gloire de Dieu ne manquaient jamais de se manifester quand l'occasion s'en présentait. Voici ce que rapporte M. Blain, que nous aimons à citer : « Comme on trouve souvent dans Paris des hommes et des femmes qui vendent des chansons lascives, et les chantent à pleine voix, le pieux séminariste avait le cœur blessé toutes les fois qu'il faisait ces sortes de rencontres ; et, pour suspendre le cours du mal, au moins pour quelque temps, puisqu'il ne pouvait en tarir la source, il achetait sur l'heure tout ce que ces sortes de gens portaient d'exemplaires de ces chansons infâmes, et les déchirait en leur présence, en leur faisant une douce réprimande, qui était toujours bien reçue à la faveur de l'argent qui l'accompagnait.

« Quand on lui représentait que son zèle en cette matière était assez inutile, et qu'il ne faisait qu'arrêter pour quelques moments un mal qui trouvait dans son argent une matière nouvelle pour grossir et se répandre plus loin, il répondait qu'il serait heureux s'il pouvait empêcher ou du moins retarder quelque péché. Il en faisait autant, quand il trouvait sur les quais quelques mauvais livres : il les achetait pour les déchirer, quoique souvent on lui représentât qu'il en laissait une infinité d'autres, et qu'il faudrait des sommes immenses pour purger de cette peste les boutiques des libraires. »

En parlant des vertus que Montfort fit briller avec

éclat, pendant les années qu'il passa à Saint-Sulpice, nous ne devons pas omettre une circonstance dans laquelle il donna tout à la fois une preuve de son zèle ardent et de sa rare intrépidité. Un jour, il rencontra dans un lieu écarté deux jeunes gens qui se battaient en duel. A la vue d'une action si criminelle et du péril affreux que couraient des âmes rachetées au prix du sang de Jésus-Christ, il prend le crucifix qu'il avait toujours sur lui, s'avance hardiment vers les deux combattants qui tiennent l'épée à la main, et leur parle avec tant de force et de sagesse qu'il les oblige à se séparer et les réconcilie ensemble. L'un d'eux fut si frappé de cette action héroïque que, dès ce moment, il prit la résolution de quitter le siècle, et, peu de temps après, il entra au séminaire de Saint-Sulpice.

Tant de vertus sublimes, tant de qualités éminentes dans Louis de Montfort devaient, ce semble, lui attirer l'estime et l'affection de tous ceux qui le connaissaient. Dieu ne permit pas qu'il en fût ainsi ; il le destinait à marcher toute sa vie par le chemin de la croix, et à donner au monde l'exemple de la plus admirable patience ; et, de bonne heure, il voulut le fortifier contre les humiliations et les épreuves qui devaient lui venir de toutes parts. Pendant son séjour à Saint-Sulpice, il eut beaucoup à souffrir de quelques-uns de ses condisciples et même de ses maîtres. Il y avait, dans ses gestes, dans son ton, dans ses manières, dans son maintien, quelque chose de simple, qui n'était pas du goût de tout le monde, et qui lui attirait souvent des railleries de la part de ses condisciples, et quelquefois des réprimandes de la part de ses directeurs. On lui reprochait comme ridicules et bizarres certaines actions qui lui étaient familières, comme se mettre à genoux au milieu de la classe, pour faire sa prière, quand il fréquentait les écoles de Sorbonne ; se tenir également à genoux à la

porte ou sur l'escalier, en attendant les personnes qu'il allait visiter ; garder un profond recueillement, sans prendre part à une conversation, quand elle roulait sur des matières profanes et qui lui étaient étrangères ; marcher dans les rues, les yeux baissés, la tête découverte, tenant son chapelet ou son crucifix à la main, comme dans une église.

Si on avait été convaincu alors, comme on le fut depuis, de la sublimité et de la solidité de sa vertu, on n'eût certainement pas porté un jugement aussi sévère sur ces actions extraordinaires que nous venons de signaler et sur celui qui les faisait ; mais le pieux séminariste n'eût pas amassé autant de mérites. On doit penser en effet qu'il dut grandement s'enrichir devant Dieu, en acceptant, avec une patience qui ne se démentit jamais, des épreuves qui lui étaient d'autant plus sensibles qu'elles lui venaient le plus souvent de son supérieur et du directeur de sa conscience.

Pendant ses deux premières années au petit séminaire de Saint-Sulpice, il avait été dirigé, avec une grande prudence et une grande bonté, par M. Bouin, qui ne pouvait s'empêcher de reconnaître dans son élève des vertus peu communes. S'il remarquait en lui quelques façons d'agir qui n'étaient pas ordinaires, il en respectait le mobile, qui était assurément très louable. Il n'en fut pas de même de M. Léchassier, qui succéda à M. Bouin dans la direction de Montfort, et le traita toujours avec une rudesse que l'on a de la peine à expliquer. Il amena même le supérieur, M. Brenier, à agir avec la même rigueur contre un séminariste que celui-ci avait laissé en repos, pendant que M. Bouin en était chargé. Voyant marcher cet élève dans une voie extraordinaire, ils voulurent éprouver sa vertu et firent passer par le creuset un or déjà si pur.

Pour faire mourir en lui l'orgueil et l'amour-propre,

s'il lui en restait encore, ils ne cessèrent de le mortifier et de l'humilier en toutes rencontres. Ceux qui le traitaient ainsi, par la permission de Dieu, étaient deux saints prêtres ; mais leur élève profita si bien de leurs leçons et de leurs exemples qu'il ne resta point au-dessous de ses maîtres. Jamais on ne put découvrir en lui l'indice du moindre ressentiment contre ceux qui ne lui épargnaient pas les humiliations. Jamais on n'entendit sortir de sa bouche la moindre plainte. Son estime et son attachement pour ses maîtres semblaient même s'accroître de jour en jour. En toute occasion, il se montra à leur égard respectueux, docile et reconnaissant.

Après une épreuve si courageusement supportée, M. Brenier se déclara vaincu et à bout de ressources. Il rendit à son pieux élève toute la confiance qu'il méritait. Il l'honora même de ces emplois qui, dans les séminaires, ne s'accordent qu'au talent, à l'amour de l'ordre, à la régularité et à une vertu solide. On le nomma maître des cérémonies ; il fut chargé de faire le catéchisme aux enfants les plus dissipés d'un des quartiers du faubourg Saint-Germain ; on lui donna le soin de la bibliothèque et de la chapelle de la Sainte-Vierge, dans l'église de Saint-Sulpice ; on le choisit encore pour aller, avec un de ses condisciples, faire, au nom du séminaire, un pèlerinage à Notre-Dame de Chartres. Tout cela montre la grande confiance que l'on avait en lui. Inutile de dire que les emplois dont il était chargé étaient toujours remplis avec la plus grande fidélité.

Nommé maître des cérémonies, il vint à bout, en peu de temps, d'une chose que beaucoup d'autres, avant lui, avaient inutilement tentée : ce fut de rassembler et de ranger par ordre tout ce qui regardait les différentes fonctions dans l'exercice du culte divin, afin que cha-

cun pût se mettre aisément au courant de son emploi. Nous venons de voir qu'on l'avait chargé de faire le catéchisme aux enfants de l'un des quartiers du faubourg Saint-Germain. On lui avait donné à dessein les plus dissipés ; mais, quelque mal disposés qu'ils fussent, il savait si bien s'emparer de leur esprit et de leur cœur, qu'il en obtenait tout ce qu'il voulait. Les plus indociles eux-mêmes étaient tellement touchés de ses paroles qu'ils fondaient en larmes, et donnaient des signes d'un véritable changement. Le bruit de ces succès étant parvenu au séminaire, quelques jeunes gens, qui ne pouvaient ajouter foi à ce qu'on en disait, voulurent s'assurer par eux-mêmes de la vérité. Ils se rendirent, un jour, au catéchisme de leur confrère. Ils se proposaient de relever ce qu'ils y trouveraient de risible ou d'exagéré ; mais le ton ferme et pathétique avec lequel celui-ci parla, en leur présence, des grandes vérités de la religion, fit sur eux une si vive impression qu'ils furent obligés de reconnaître en lui le talent de toucher les cœurs.

Il n'est pas besoin de dire qu'il fit avec une ardente piété le pèlerinage de Chartres. Écoutons ici M. Blain : « La grande dévotion pour la Sainte Vierge qui règne à Saint-Sulpice, et que les supérieurs et directeurs ont grand soin de cultiver et d'inspirer à ceux qui se confient à leur conduite les engage ordinairement à en députer tous les ans, pour aller en pèlerinage, au nom de la Maison, visiter quelques-unes des chapelles les plus célèbres dédiées en l'honneur de Marie.

« M. Grignon reçut à son tour cette agréable commission avec toute la joie de son âme. Tout ce qui regardait l'honneur de Marie lui était cher, tout ce qui favorisait sa dévotion envers cette bonne Mère, dont il recevait tous les jours des témoignages nouveaux de bonté et de tendresse, faisait ses délices. Aussi, il alla

à Notre-Dame de Chartres comme au jardin d'Eden. Ce lieu fut en effet pour lui un paradis terrestre, où il reçut de grandes grâces. On lui donna pour associé dans ce pèlerinage un homme digne de lui, un des plus fervents du séminaire, un modèle vivant de régularité, d'obéissance, d'innocence aussi bien que de pénitence, M. Bardou, qui devint curé et grand-vicaire dans le diocèse de Narbonne. Ainsi, M. Grignon n'eut point sujet avec lui de borner sa dévotion, ou de la gêner par prudence ou par complaisance. Libre de suivre les mouvements de son zèle, il s'y abandonnait dans les campagnes de la Beauce et se dérobaît à son compagnon pour aller çà et là, chemin faisant, parler de Dieu aux laboureurs et aux pauvres gens qu'il voyait près ou loin, et revenait à grands pas, comme il était allé, rejoindre son confrère, qui se contentait de s'en édifier, sans oser entreprendre de l'imiter.

« Arrivé à Chartres, il alla à la hâte se jeter aux pieds de l'image de la Sainte Vierge, qu'on y honore dans la chapelle souterraine, avec la tendresse et la dévotion la plus sensible. Là, aux pieds de sa bonne Mère, son cœur était content, et il pouvait dire avec saint Pierre : Oh ! qu'il fait bon ici ! *Bonum est nos hic esse*. Les moments lui étaient courts ; il y demeurait avec un grand plaisir, et en sortait avec regret. Il lui tardait d'y retourner, et le lendemain ne venait pas assez vite à son gré. La fatigue du voyage fait à pied ne se faisait plus sentir, ou s'il la ressentait encore, le lit n'était pas le lieu propre pour le délasser, mais l'oratoire célèbre de la Vierge Marie. Il y retourna donc au plus tôt, et n'en sortit que le plus tard qu'il put.

« Il y communia avec une ferveur et une piété que la grâce du lieu semblait mettre à son comble, et y persévéra en oraison six ou huit heures de suite, c'est-à-dire depuis le matin jusqu'à midi, à genoux, immo-

bile et comme ravi. L'heure du repas vint bien mal à propos interrompre ce doux repos en Dieu et ses entretiens avec la Sainte Vierge : aussi, comme il n'alla le prendre qu'avec peine, il en sortit plus tôt avec joie pour les continuer et se replonger dans une nouvelle oraison qui dura, dans la même posture et une égale dévotion, autant de temps que le matin, c'est-à-dire jusqu'à l'heure du soir, où on l'avertit qu'il fallait se retirer.

« Son compagnon ne pouvait se lasser d'admirer un jeune homme comme lui, passant une journée presque tout entière, sans relâche, dans une profonde oraison, aussi recueilli à la fin qu'au commencement, dans une espèce d'extase, et insatiable, pour ainsi dire, de cette divine nourriture. Pour lui, il avouait qu'après quelques heures sa dévotion avait été épuisée, et qu'il ne comprenait pas comment M. Grignon pouvait entretenir Dieu si longtemps et ce qu'il avait tant à lui dire. »

Tel on le vit à Chartres, tel on le vit toujours et partout. En toutes circonstances, sa dévotion à Marie éclatait de la manière la plus vive et la plus touchante. Oh ! comme il aurait voulu faire passer dans tous les cœurs les sentiments de confiance et d'amour dont le sien était rempli pour l'auguste Reine des Anges et des hommes ! Un jour, écrivant de Paris à son oncle de Rennes, ils'exprimait ainsi : « Dites à mon frère Joseph que je le prie de bien étudier, et qu'il fera le mieux de sa classe ; que pour cela il doit mettre toute son étude entre les mains de sa bonne Mère la Sainte Vierge. Qu'il continue à lui rendre ses petits devoirs ; elle saura bien lui donner ce qui lui est nécessaire. Je recommande la même chose à mes sœurs. »

Cependant le moment approchait, où le vertueux séminariste devait franchir les derniers degrés du sanctuaire. Pour se rendre plus digne de cet honneur incom-

parable, et attirer sur lui des grâces plus abondantes, il demanda à son confesseur et obtint la permission de devancer les vœux solennels imposés par l'Eglise, en faisant le vœu de chasteté perpétuelle. « Pour le prononcer, dit M. Blain, il choisit l'église de Notre-Dame de Paris, où il avait coutume d'aller communier tous les samedis. Là, il s'abandonna aux mouvements de la plus tendre piété, et consacra à Dieu une victime exempte des souillures dont la jeunesse a coutume de se flétrir. Je ne sais pas si le don de chasteté lui coûta beaucoup dans la suite ; mais je sais qu'avant son entrée à Saint-Sulpice, il n'avait éprouvé aucun combat. Il a toujours vécu comme un ange dans un corps mortel : je suis persuadé qu'il est mort vierge, et que sa chair est entrée innocente dans le tombeau. » Ainsi s'exprime l'un des prêtres qui ont le plus connu le Serviteur de Dieu et qui ont pénétré le plus avant dans les secrets de son cœur.

Désormais il ne songea plus qu'à éloigner de lui tout ce qui pouvait nuire à son union intime et constante avec Dieu et le distraire des grandes et salutaires pensées qui occupaient son âme tout entière. C'est ce qui l'engagea à écrire à son oncle de Rennes la lettre suivante, le 6 mars 1699 :

« J. M. J.

« Je vous prie de dire à Madame B\*\*\* que j'ai reçu son paquet de lettres pour Monseigneur l'évêque de Saint-Malo. Ces commissions différentes, mon cher oncle, je vous l'avoue, me font de la peine, et me font comme revivre au monde. Plût à Dieu qu'on me laissât en repos, comme les morts dans le tombeau, ou le limaçon dans sa coquille, qui, y étant caché, paraît quel-

que chose, mais en sortant, il n'est qu'ordure et vilénie ; c'est ce que je suis, et même pis, puisque je ne fais que tout gâter, lorsque je me mêle de quelque affaire. Je vous prie donc, au nom du Seigneur, de ne vous souvenir de moi que pour prier Dieu pour moi. *Non prævaleat homo, ab homine iniquo et doloso erue me.*

« Je suis, en Notre-Seigneur et notre bonne Mère, tout vôtre pour le temps et pour l'éternité. »

Obéissant à l'appel de ses directeurs, avec la simplicité d'un enfant, mais avec cette sainte terreur qu'inspire aux âmes les plus pures l'approche du redoutable sacerdoce, Louis de Montfort avait reçu les Ordres sacrés.

On l'invita à monter plus haut. Toute sa vie si innocente et si mortifiée avait été une préparation à cet état sublime qui était l'objet de ses pensées les plus habituelles et de ses vœux les plus ardents ; mais à l'approche de l'instant solennel, il crut n'être pas encore assez bien préparé, et il eût voulu attendre, bien qu'il fût âgé de plus de 27 ans. Il opposa d'abord des difficultés et des larmes à l'appel qui lui était fait ; mais il fallut enfin céder à un ordre formel. Il fut ordonné prêtre, le samedi des Quatre-Temps de la Pentecôte, le 5 juin 1700, par Monseigneur de Flamanville, évêque de Perpignan, que le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, avait délégué pour faire l'ordination de son diocèse. Le jeune diacre fut d'autant plus heureux de recevoir de ce vénérable prélat l'imposition des mains, que, pendant quelque temps, il avait eu l'honneur d'être son clerc ou son coadjuteur dans les catéchismes qu'il faisait, avec un succès prodigieux, à près de mille laquais, dans l'église de Saint-Sulpice, quand il n'était pas encore évêque.

Dieu seul pourrait nous dire ce qui se passa dans l'âme de son fidèle serviteur, au jour de son ordination et dans les jours suivants, surtout au moment où il lui fut donné de monter pour la première fois au saint autel et d'immoler de ses mains consacrées la Victime pure et sans tache.

Laissons parler ici son ami, M. Blain.

« Le jour de son ordination, nous dit-il, Montfort fut tellement pénétré des sentiments de respect et de reconnaissance envers Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il obtint de son directeur la permission de passer le reste du jour devant le Saint-Sacrement, pour remercier Dieu d'une grâce si extraordinaire; et il en consacra plusieurs à se préparer à dire sa première messe. Le lieu qu'il choisit pour la dire fut celui dont il avait eu tant de soin, depuis son entrée au séminaire, la chapelle de la Sainte-Vierge, derrière le chœur, dans l'église de Saint-Sulpice. J'y assistai; j'y vis un homme comme un ange à l'autel. Cet air angélique qui l'y accompagnait ne me frappa pas seul; un de ses confrères du séminaire, qui s'y trouvait aussi, en fit la remarque, et m'en parla; sur quoi lui ayant dit, pour le sonder davantage, que tels et tels du séminaire que je lui nommai, et qui étaient très fervents, avaient aussi paru dans cette auguste action avec un air très dévot: « Je l'avoue, répliqua-t-il, mais cependant quelle différence! M. de Montfort y a paru comme un ange. » Son témoignage mérite attention, car il était d'humeur à ne flatter personne, et encore moins M. de Montfort, à qui il n'était pas très favorable. »

Toujours l'homme de Dieu sut montrer à l'autel la même foi et la même piété. Toujours il parut pénétré des mêmes sentiments de religion, pendant la célébration des divins mystères. Son cœur semblait faire écho à ces paroles de saint Augustin et de saint Ephrem: « O vénérable dignité des prêtres, dans les mains desquels,

comme dans le sein de Marie, s'incarne le Fils de Dieu! — O miracle étonnant! ô puissance ineffable! ô mystère terrible du sacerdoce! » Il redisait sans doute bien souvent ces autres paroles du suave auteur de *l'Imitation*: « O grand mystère! ô sublime dignité des prêtres, auxquels a été donné ce qui n'a pas été accordé aux anges! car les seuls prêtres, validement ordonnés dans l'Eglise, ont le pouvoir de célébrer et de consacrer le corps de Jésus-Christ. »